

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 15

Artikel: Grand-Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212998>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Le signal de Saint-Cergues

« L'instant où des hauteurs du Jura je découvris
le lac de Genève, fut un instant d'extase
et de ravissement. L'air des Alpes si salu-
taire et si pur, cette terre riche et fertile, ce
paysage unique, la sérénité du climat, l'as-
pect d'un peuple heureux et libre... »

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

C'EST toujours avec un plaisir nouveau que je me retrouve, tous les quatre ou cinq ans, durant quelques jours de la belle saison, dans la région centrale du Jura, à Champagnole, sur la rive droite de l'Ain, dans une situation particulièrement pittoresque. Je chéris, en la coquette et active petite cité jurassienne, le berceau de ma famille. Oh ! combien de touchantes scènes familiales viennent se retracer à ma mémoire et combien de joies j'éprouve lorsque je gravis le Mont Rivel afin de jouir du spectacle qu'offrent le coteau sur lequel la ville paraît comme suspendue, les deux ponts audacieux jetés sur la rivière dont les eaux bruyantes mettent en mouvement des scieries et des tréfileries, les deux grandes routes animées de Lyon et de Genève, et par un ciel clair, la Côte d'Or, les chaînes parallèles du Jura et des Alpes ! Quelle douce quiétude je ressens également quand par une délicieuse matinée sous les sapins « lourds d'une rosée où le soleil levant allume des arcs-en-ciel », ou sur les bords de l'Ain, de la Louaine, tout imprégnés de cette senteur spéciale de l'eau courante et du parfum des menthes sauvages ! Chères promenades uniquement troublées par le cri de la gélinothe ou le champ du coq de bruyère répercuté par l'écho, que de saines émotions vous me permettez de goûter encore, dans ce site aimable, tandis que j'évoque un passé déjà lointain !

Ces paysages semblent, à première vue, comme oubliés au fond de vallées qu'encadrent de longues côtes uniformes, antiques, austères, se perdant dans un horizon bleuâtre. Mais c'est principalement après avoir quitté la première terrasse de la chaîne, terrasse riche en villages proprets, en cultures, en vergers, en vins généreux, et dépassé la région dite des pâturages, que le voyageur qui s'achemine à petites journées vers les hauteurs, comprend cette nature agreste et comme empreinte d'une monotonie qu'accentuent parfois des vapeurs grisâtres glissant aux flancs des montagnes.

En effet, le Haut Jura « présente des falaises, des cirques dont les parois sont formées de roches taillées avec symétrie, des crêts anguleux, des vastes sapinières semblables à des tentures de velours, des petits lacs mélancoliques, des prairies où poussent la gentiane et l'ancolie, des eaux vives qui à trois pas de leurs sources coulent au fond des *cluses* ou disparaissent dans des gouffres pour revenir plus loin, à la lumière sous forme de fontaines superbes, enfin des hameaux épars dont l'habitant travail la pierre, le fer, le bois, s'adonne aux arts mécaniques. »

Revus dans mes excursions, tous ces aspects divers, harmonieux dans leur sévérité, m'émeuvent profondément et me pénètrent de plus en plus de cette vérité que la nature d'un sol marque fatalement son empreinte sur le tempérament et les aptitudes de ses habitants, vérité certainement applicable aux « francs-comtois, gens de gaillarde fierté et de furieuse résolution » selon une vieille tradition que le sentiment populaire a ramenée aujourd'hui à ce dicton :

— Comtois, rends-toi.

— Nenni, ma foi.

Il est de fait que le Jurassien a le corps robuste, la physionomie grave, comme ses montagnes... Simple par goût, hospitalier d'instinct, dur au labeur, tenace dans ses opinions, ténacité n'excluant pas toutefois une piquante bonhomie... Et comme il est pour les siens d'une sollicitude ne connaissant pas d'obstacles, il apparaît bien le compagnon désigné de ces douces et sensibles créatures qui « joignent à des attrait naturels certaine candeur naïve de l'âme, non dépourvue de charme... »

Une année, par un clair matin de juin, je quittai Champagnole pour me rendre en quatre étapes, dont la première en voiture, à Nyon, ville du canton

de Vaud, située sur les rives du Léman. La route, sur une grande partie du parcours, est taillée dans le roc et souvent escarpée ; elle suit, jusqu'à Syam, l'Ain qui roule ses eaux bouillonnantes dans le fond de la vallée. Je revis successivement Cize, la cascade de la Billaude, Syam et ses forges, Le Vaudieux, Saint-Laurent sur un large plateau qu'agrémentent le lac des Rouges-Truites, Morbier, Morez, dans sa gaine de rochers, en pleine activité de fabrication d'horlogerie et de lunetterie. A Morez je quittai la voiture pour continuer ma route à pied. Après avoir longé, pendant quelque temps, le cours de la Bienne qui arrose des hameaux peuplés d'artisans pasteurs aux mœurs patriarcales, j'atteignis le village élevé des Rousses, célèbre par son fort, gardien de cette partie de la frontière.

Plus je gravissais la côte, mieux j'éprouvais cette sensation indéfinissable de bien-être que l'on n'apprécie réellement qu'en pays accidenté où l'air étant plus pur, plus vif, le corps s'en trouve plus léger, l'esprit plus serein. En vérité, dans l'harmonie heureuse et le charme réconfortant de certains paysages, de montagne, en particulier, chacun peut satisfaire son instinctif élan vers le Beau, vers le Bien.

Des Rousses je m'engageai dans le col de St-Cergues entre le Noirmont et la Dôle, sommités jurassiennes. La journée continuait d'être splendide ; un petit vent frais m'apportait par instants des exhalaisons d'épicéas, ces sapins des hautes régions. Il était environ trois heures de l'après-midi, quand j'arrivai à Saint-Cergues premier village vaudois, qui commande une des scènes les plus grandioses de la nature. En effet, après s'être élevée, du côté de la France, de gradin en gradin, la chaîne du Jura arrive ici à son point culminant, s'allonge en une muraille immense paraissant vouloir s'élançer dans le bassin du Léman.

Au-dessus du village est situé un petit plateau tapissé de fougères, en partie encadré de hauts sapins, un « signal » vers lequel je me dirigeai par un joli chemin grimpant, bordé de plantes agrestes. De ce signal, « je voyais, a dit Victor Cherbuliez, à mes pieds, la plaine vaudoise avec ses campagnes fertiles, ses vergers, ses vignes, ses bouquets d'arbres, ses villages et leurs clochers à demi noyés dans la verdure ; plus loin le lac avec sa grande courbe harmonieuse et ses eaux pures qui miroitaient par endroits ; en face de soi, le promontoire d'Yvoire, et ce beau golfe au bord duquel Thonon est assise, les pieds battus par le flot ; par delà des rives onduleuses, les coteaux du Chablais ; plus haut, des montagnes boisées, plus haut encore des sommets rocheux, et enfin, formant à perte de vue la ligne de l'horizon, les Alpes neigeuses de la Savoie et du Valais, dominées elles-mêmes par la triple cime du Mont-Blanc, dont les flêres découpures se détachaient sur un ciel d'un bleu doux... »

Jamais je n'ai compris mieux que ce jour là le vers de Victor Hugo :

Je doute dans un temple, et sur un mont je crois.

Je résolus de coucher à Saint-Cergues, mais non sans avoir, au préalable, assisté à l'Alpenglän (coucher de soleil sur les Alpes). En conséquence, j'avancai l'heure de mon repas du soir et retournai au Signal où j'arrivai à temps pour suivre dans toutes ses phases un spectacle qui m'a d'autant plus impressionné que je le voyais pour la première fois.

« Le soleil semblait sous l'horizon dentelé de la Dôle, a écrit Claude Farrère, au sud de l'Alpe Grée, incendiée par les derniers rayons, rougeoyait comme une forge immense. Du feu lécha les glaciers. Il n'y eut plus, nulle part, de blanc cheur. Toutes les neiges ruilaient comme braise. Et cependant la nuit montait de l'Orient, grisailant en grande hâte l'azur du ciel et bientôt s'élançait de montagne en montagne, mêlant à leur pourpre son bleu d'ardoise, plus foncé d'instant en instant. Les neiges, mauves, magnifiquement décolorées, se firent lilas, puis glycine. Un moment la nuit sembla s'arrêter. Les montagnes étaient devenues bleues, toutes bleues. Et le couchant seul saignait encore d'une longue estafilade ardente. »

Soudain l'Alpe entière se transfigura. Des lentes imprévues, en réserve au fond de l'éther, — des jaunes, des gris, — s'abattirent sur le cobalt des glaciers et des pics, et le vert surnaturel de l'Alpenglän naquit. Effrayant suaire humide et blême, il enveloppa, il ensevelit tout l'horizon. Une lueur de tombe et de fantôme flotta pareille

aux phosphorescences funèbres des nuits d'orage sur l'Atlantique. Les grandes neiges éternelles apparurent une minute, hors du soleil magicien, ce qu'elles sont en vérité : des cimetières de désolation et d'horreur... une minute. Et la nuit victorieuse éteignit la vision. »

Du Brévent, du Righi en face de la Jungfrau, de Mürren et aussi du bord de la mer, j'ai eu depuis, l'occasion de voir des levers et des couchers de soleil et entre ces deux périodes, des panoramas d'une grande magnificence. Et pourtant cette après-midi et cette soirée trop courtes passées au Signal de Saint-Cergues tiendront peut-être toujours la meilleure place dans mes souvenirs de voyages.

La côte de Saint-Cergues à Nyon, d'abord traverse une forêt de bouleaux, de sapins et de mélèzes, puis, à partir de Trélex, dévale doucement en ligne droite au milieu de prés magnifiques. Les foins fraîchement coupés mêlaient leur arôme à celui des fleurs sauvages, les herbes, les mousses même en étaient embaumées. Les insectes bruissaient et tourbillonnaient en faisant étinceler au soleil leurs ailes multicolores. Les oiseaux décrivaient leurs zigzags en lançant des notes aiguës, tandis que l'écho m'apportait les appels d'un pâtre rassemblant son troupeau. Mon cœur était plein d'une ivresse mystérieuse.

La campagne de Nyon est arrosée par de jolis ruisseaux coulant en castelles. Le murmure des eaux, pareil à un froissement de soie, accompagne agréablement le promeneur qui dirige ses pas vers les rives fleuries du lac...

Je ne voudrais pas terminer cette courte relation sans ajouter un mot sur cet aimable canton de Vaud, pressé contre le cœur de la France dont il a d'ailleurs, « le langage, l'instinct d'égalité, le sens démocratique », où l'on rencontre le pittoresque et l'imprévu qui sont le grand attrait des voyages, où l'on voit des cités luxueuses, des paysages idylliques, des montagnes unissant la magnificence des masses à la variété des contours, à l'harmonie des détails, un lac merveilleux, moins imposant que la mer, mais combien plus gracieux et offrant plus de rêveries !

Et certes, exception faite de Lausanne, de Vevey, de toute la côte de Montreux si recherchée par les privilégiés de la fortune, à ne considérer que la plaine fertile s'élevant en pente douce vers le Jura, plaine où, sous un ciel clément, s'essaient de paisibles villages aux maisonnettes blanches tapissées de pampres, l'on ne peut s'empêcher de songer à l'existence heureuse, toute pastorale, en communion avec la Nature, que doivent y mener les habitants, existence seule vraiment compatible avec la fragilité humaine... C. B.

La négresse. — Une petite dame demandait une bonne de « couleur », pour garder ses enfants.

Une négresse du plus beau noir se présente. Tout d'abord, naturellement, la dame lui demande.

— Aimez-vous les enfants ?

— Oh ! moi, Madame, pas savoir ; moi pas encore mangé ça.

Grand-Théâtre. — Les débuts, jeudi, de la troupe d'opérette, ont été un vrai triomphe. Spectacles du samedi 14 au mercredi 18 avril, à 8 h. 15.

Samedi 14 : *Les Petites Michu*, opérette en 3 actes de A. Messager.

Dimanche 15 : *Quaker-Girl*, opérette en 3 actes de Lyonel Monckton.

Mardi 17. (Création) : *Claudine* de Willy, musique de Rod. Berger.

Prochainement : *Flup* (création).

Comédie (Kursaal). — Voici la liste des derniers spectacles :

Samedi 14, pour les adieux de Mme Thési Borgos, « Primerose ».

Dimanche 15 avril, clôture de la saison, pour les adieux de Mmes Jane Borgos, Marsans Burquet, de Mr. Albert Charny et de toute la Troupe, en matinée et en soirée : *Le vieux Marcheur*, un éclat de rire.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.